

## « Bilan très personnel »

Claude Jasmin

Volume 13, Number 1 (73), 1971

Le temps des écrivains

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30776ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Jasmin, C. (1971). « Bilan très personnel ». *Liberté*, 13(1), 19–23.

## “Bilan très personnel”

J'ai pris mon titre dans l'invitation écrite de l'animateur Pilon. On riait pas mal de Pilon, se faire « secrétaire acharné » est un trait comique chez certains agitateurs de vocation. J'en ris bien moins aujourd'hui. Il est bien plus facile (et plus agréable) d'aller s'asseoir au « pub » du coin pour rigoler que de s'asseoir dans la chaise de son bureau pour écrire aux abonnés, pour quêter une subvention, pour ramasser des textes. Pour chaque organisme (du genre « revue intellectuelle ») il faut un ou plusieurs de ces zigues patients, volontaires, aimant la continuité et des rassemblements (souvent éphémères) mais toujours essentiels à notre communauté québécoise.

A mon avis la revue LIBERTE, dont je fis partie intégrante pendant quelques... livraisons, est née d'un phénomène culturel qui serait celui-ci : c'était la première génération d'individus québécois qui pouvait se sortir du carcan obligé des luttes politiques, nationalistes, socio-économiques même, des générations précédentes. On ne peut pas dire cela des revues comme « L'action nationale » ou « Cité libre ». Je sais bien que la lutte pour la libération intellectuelle du Québec n'était pas achevée, loin de là. Tout de même, nous étions (Pilon, Godbout, Ouellette, Aquin, Lalonde, Préfontaine, etc.) plus libres d'oser discuter des débats occidentaux des arts actuels. Nous voulions et pouvions (sans parler dans le désert d'antan) discuter Camus, Sartre, Malraux, Braque, Picasso, Matisse, Varèse, et autres initiateurs d'une musique nouvelle.

C'était nouveau.

Je répète qu'il restait encore tout un combat à livrer. Et il a pu se livrer à Liberté, en bonne partie. Faisons, pour l'exemple, allusion à la lutte pour des écoles déconfessionnalisées.

Le critique et professeur Yves Robillard, voulant s'intégrer dans une action de guérilla artistique de deux jours et voyant mes réticences, me jeta : « Au fond, toi, Jasmin, tu as toujours été un loup solitaire ! » On ne m'avais jamais dit ça. J'en fus un peu stupéfait sur le coup et puis je m'aperçus que c'était assez vrai. Mes engagements successifs furent, pour moi, comme des tournées de reconnaissance du « terrain ». Besoin de bien savoir où nous en étions. Et puis, chaque fois, besoin de nouveau de regagner une certaine solitude. Freudien avant la lettre, je déclare volontiers que ma méfiance instinctive pour tout ce qui est « surmoi » me faisait mettre dans le même sac, parents, autorités formelles, polices de toutes sortes, groupements littéraires, organisations politiques... Un loup ? Au moins un chien-loup ! Un coyotte, tiens !

C'est ainsi que je me laissai bombarder, un jour, membre du comité de rédaction de Liberté et qu'un jour je vis que mon nom n'apparaissait plus à la « cartouche ». Tant mieux, tant pis, que je me répète chaque fois. De même, j'ai milité (écrit et fait des discours) pour le Rin des D'Allemagne, Bourgault, Bertrand-Ferretti... sans jamais avoir pris une « carte » du dit parti. J'ai aidé au financement (par mes livres édités là) de la revue Parti-pris sans davantage m'intégrer ou m'intéresser vraiment aux contenus du magazine. Je me vois comme une sorte de pigiste éternel, trouvant son pain un peu partout dans ce vaste domaine de l'engagement politique. Que je trouve néanmoins vital, essentiel à l'écrivain normalement intéressé au sort de notre collectivité.

Une autre fois c'est le critique d'humeur Jean Ethier-Blais qui note : « Jasmin se veut avant tout un esprit libre, c'est rare ici. » Encore une fois, je trouvai d'abord la formule bizarre et puis, réflexion faite, trouvai qu'elle devrait m'aller bien. Et c'est moins facile qu'on pense. J'ai bien souvent constaté qu'il était difficile d'être impartial au sein d'un groupe.

*Bonne moyenne au bâton*

En une dizaine d'années, j'ai publié une douzaine de livres. Je me dis que j'ai une bonne moyenne au bâton ! J'avais trente ans quand « La corde au cou » m'installa définitivement sur la mince « rampe de lancement » de notre petit monde littéraire. C'était l'âge moyen des camarades de Liberté d'alors. Aujourd'hui, j'ai quarante ans. On n'en parle pas trop, mais ça donne un choc. Pas mal plus grand que le jour où tu entres dans la trentaine. C'est un chiffre, ce 40, qui est lourd. A cinquante, je le sais, ce sera bien pire. On pourra me taxer d'autosatisfaction mais je dois dire, sans plus insister, qu'il me semble que l'ère Jasmin a fait son ouvrage... et un peu plus. Je dis ceci puisque l'invitation notait : « ce que chacun a fait, n'a pas fait... »

Il y a, bien entendu, la mesure de nos ambitions. C'est une autre histoire. Par exemple, j'aurais bien aimé qu'on lise « Pleure pas, Germaine » en France, en Belgique et en Suisse mais ça ne s'est pas fait, je n'y peux rien. Nos éditeurs (on pourrait en parler pendant des pages...) n'ont pas les moyens d'aller partout dans le monde francophone organiser des coéditions). Et, en passant, les écrivains québécois commencent pas mal à se poser des questions sur toutes ces « foires internationales » où, aux frais des contribuables, vont se balader quelques amis et Z-Léon Patenaude. Une autre histoire... Il y a eu Blais, Aquin, Ducharme, Basile... c'est peu vu le nombre d'auteurs. Je ne compte pas ceux qui se font éditer à Paris, pour se faire « vendre » ici à plus fort prix, ce qui est bien inutile : Marcel Godin, Godbout, Marcotte... C'est, encore, une autre histoire.

Et puis, finissons-en, je ne suis pas du tout du genre à me visser le regard dans le rétroviseur. Nous sommes tous au milieu de notre existence. Cette halte réflexive est bonne mais c'est une halte, pas encore le vrai bilan. Nous allons continuer à penser, à écrire, à lutter.

Ainsi quand j'ai publié un dossier de mes critiques en mai 1970, j'ai déclaré que je n'écrirais plus de romans. Il y a un petit « baveux » de camarade bien sympathique, Lévis-Beaulieu, qui crut bon se fendre d'un article acidulé dans un « canard » léger et éphémère. Depuis ce mai 1970, je n'ai

pourtant pas cessé d'écrire. D'abord je n'ai pas cessé (au contraire) de faire du journalisme, à « Sept-Jours » et maintenant à « Point de Mire ». Je ne suis pas près de cesser d'écrire des dramatiques pour la télévision et pour le théâtre. Deux pièces se font lire ces temps-ci : « L'escalier de l'oratoire » et « L'abbé Warrey ». Une dramatique-TV vient d'être projetée ou le sera bientôt : « La cabane du skieur » dans le spectacle de Carrier « C'est toujours la même histoire ». Et il y a le cinéma, un film avec Anne-Claire Poirier.

Et je participe à des rencontres, universités, collèges, etc.

Je ne suis pas partout exemplaire mais sur le chapitre de la production, j'invite volontiers certains nouveaux venus à me suivre avant de jeter des pierres.

Un jour, je vis bien que les gens lisaient d'abord les « lettres des lecteurs » des journaux et, à l'instar du grand conteur Jacques Ferron, je fais éditer régulièrement « mes » lettres ouvertes. C'est un peu d'ouvrage. Je souhaite que mes camarades disent, mieux que moi, le rôle d'une revue engagée. Ce que représente pour eux une telle revue. Je remarque facilement que l'écrivain n'est guère invité par les journaux, hebdomadaires ou quotidiens. Et je trouve cela bizarre. D'autre part j'estime qu'un journaliste est un écrivain. Je parle surtout des chroniqueurs et même de celui qui fait « la police et les tribunaux », voire le Parlement, et qui a du talent pour raconter ! Ainsi je trouve non moins bizarre de ne pas voir les signatures de tous ces bons journalistes (Guay, Gariépy, Leclerc, Gagnon (Lysiane), Lemelin (Claude), Masson, etc.) dans les revues littéraires engagées ou moins engagées.

## A QUARANTE ANS, TU LE SAIS . . .

Evidemment la « vie » de Liberté n'est pas très active. Chacun de nous a un « second » métier qui est le premier ! Dans les collèges et universités, une revue ne s'arrache pas dès publication. Pourquoi ? Les étudiants sont bourrés de livres, de nos jours ! Les « poches » surtout. Ils n'arrivent plus guère à lire tout ce qu'il faut en vue de leurs travaux scolaires,

alors... Et il y a la télévision ! Cette fois, nous parlons sérieusement. Cette prodigieuse invention est une mécanique fabuleuse mais rongeuse d'heures. Ce fourre-tout quotidien n'est pas qu'une nuisance. On y trouve pas mal d'informations et c'est si facile et si plaisant à absorber, juste un petit effort des yeux !

Est-ce que Liberté pourra continuer ? Ce n'est pas le « bilan » de tous ses numéros parus dont il s'agit ici. Je crois que le directeur — et son conseil — ne voulait qu'une série de bilans, ceux de ses participants...

Il me semble que l'un et l'autre vont de pair... Non ?

Quant au mien de bilan, je réussis mal à le faire. Tantôt, Louis-Georges Carrier a accepté la synopsis d'une dramatique : un machiniste vient de mourir, the show must go on, il est exposé sur un bout de décor, défilent, en requiem, les artistes du spectacle qui se continue pas loin... Il faut donc que je m'en aille « faire parler » tout ce monde ! Je relis le dialogue de mon scénario sur le roman d'Abraham Stilman (« Mariette » paru chez Beauchemin), un producteur l'a refusé, cette bombe dans la boîte à lettre à Westmount, hum, il a peur ! « Z » c'est pour les autres ! Je vais tenter de le passer ailleurs ! Ainsi va la vie de l'écrivain, de l'écrivain... Je viens de porter quelques articles à Pierre Bourgault pour le prochain « Point de Mire », Bernard Turcot m'a demandé, hier, si je veux collaborer à « Plaisir », un magazine qui se consacrerait à l'érotisme, aux loisirs, au jeu. J'ai dit « oui ». Je dis toujours « oui ». Comme pour cette série de feuillets à Liberté. Ecrire m'est devenu aussi simple et facile que de respirer. Enfin, j'y suis.

Je cherchais une fin à ce « papier », je l'ai : à quarante ans, c'est fait, les dés sont jetés. Ou bien on est sorti de la grouillante foire aux écrivains ou bien on y entre pour de bon, à jamais. J'ai choisi : continuer !

CLAUDE JASMIN